





LA BALLADE DE PATTIE,  
GEORGE & ERIC



JÉRÔME ATTAL

LA BALLADE DE PATTIE,  
GEORGE & ERIC

LE MOT ET LE RESTE  
2022



« Si vous ne chantez pas en écrivant, n'écrivez pas. »

Anaïs Nin, *Journal*





C'est une histoire qui se raconte par l'amour  
Qui n'a ni milieu ni fin ni certitude  
Et des débuts confus  
Comme le sont les débuts  
Eric aime Pattie qui aime George  
Le plus clair de cette histoire  
Mais je pourrais dire aussi  
Lancelot aime Guenièvre qui aime Arthur  
Wolverine aime Jane Grey qui aime Cyclope  
Les mythes et les légendes racontent toujours la même aventure  
À moins que nos histoires d'amour ne fassent que répéter  
D'anciennes légendes  
Comme le bras de la platine qu'on replace à nouveau au début  
du disque  
Les chansons s'écoutent en boucle  
Encore une fois, s'il te plaît, encore une fois,  
Sinon à quoi servent les chansons ?



## UNE TRIANGULAIRE À LA TABLE RONDE

C'est une histoire de troubadours. De chevaliers des temps modernes. Les guitares ont remplacé les épées. Pattie et George forment l'un des couples les plus emblématiques du *Swinging London*. Ils sont jeunes et beaux, et mieux que ça encore : elle est une *model*, il est un *Beatles*. Ils jouent à la marelle sur une mappemonde, voyagent d'un continent à l'autre sous des noms d'emprunt pour ne pas être assaillis par les fans. Afin d'échapper aux hordes, ils se cherchent un domaine et iront se réfugier à Friar Park, un manoir forteresse entouré d'un jardin, de cours d'eau. Le roi George prend pour garde rapprochée des êtres pacifiques – c'est tout lui – disciples de Krishna. Pattie devient une princesse en sa demeure. Un chevalier solitaire rôde dans les parages : il se prénomme Eric. George lui envie sa solitude et son courage. Un mercenaire qui n'a rien à voir avec les autres mercenaires. Le contraire d'un mercenaire en fait, bien qu'Eric aille où le vent le mène. Il a le courage de quitter une épopée au moment où celle-ci atteint les sommets – les *Yardbirds*, *Cream*. George n'a pas ce courage. Il reste emmuré dans son groupe – les *Beatles* – jusqu'au dernier moment. Il est parti depuis longtemps – dans son esprit – mais attend que les autres membres du groupe claquent la porte, prennent sur eux le ramdam d'une sortie. George est le *Beatles* silencieux. Celui qui fuit le tapage, celui dont l'ombre gouverne la silhouette. Et George a toujours envié Eric. Sa liberté, son intégrité. Au moindre « *Ob-la-di, Ob-la-da* », c'est certain, Eric se casse. Or, George a des responsabilités. Il est l'un des quatre souverains au royaume de la pop. La table ronde est un vinyle qui doit tourner sans fin au sommet des charts pour assurer la pérennité du royaume. George siège sur un trône de paperasse, chacun de ses exploits s'accompagne d'une montagne de chiffres. Un roi capitaliste dans sa pelisse hippie. Pattie fait les cent pas dans la cuisine. Le roi George va jusqu'à la chasser de son refuge, en faisant venir un cuisinier indien. Au prétexte de l'authenticité, du curry et des épices. Le soir, George part s'enfermer dans un donjon

de musique, le studio d'enregistrement qu'il s'est aménagé dans son manoir. Les derniers feux des *sixties* s'éteignent. Eric avance tel un dragon qui se languit d'amour. Bientôt, il attaquera. Une toile de Paolo Uccello montre saint Georges aux prises avec le Dragon. George n'a rien d'un saint, bien que la spiritualité occupe presque toute la place maintenant.

Eric est un troubadour. Il s'immisce dans le cœur de George et dans celui de Pattie grâce à la musique. George a écrit une chanson pour Pattie: « Something », une des plus belles chansons d'amour au monde. Mais il aurait très bien pu aussi y parler de Krishna. Une sorte de Krishna au féminin. Eric écrit lui aussi une chanson pour Pattie: « Layla ». Une des plus belles chansons d'amour au monde également, et pourtant très différente de l'ode à la beauté, calme et fataliste, qu'est « Something ». « Layla » est faite de désir et de désespoir, de l'énergie du désir et de celle du désespoir. Seule l'énergie est conquérante. À leur arrivée en 1962, les Beatles ont plus d'énergie que tous les autres groupes en circulation. Si vous tombez amoureux et si vous n'y mettez pas l'énergie qu'il faut, vous manquerez votre cible, ça passera à côté, fantôme à votre amour. Eric met donc toute l'énergie du monde dans « Layla ». C'est une chanson qui est comme une question de vie ou de mort. C'est la question qu'on a le droit de poser dans une chanson, ou dans un livre, en l'écrivant. On pourrait aussi poser une autre question. En pensant à ce livre et en l'écrivant. Une question qui me brûle depuis l'enfance, disons l'adolescence, depuis que je sais plaquer trois accords sur une guitare, depuis que j'écris des chansons. Est-ce que si j'écris une chanson pour une personne qui me trouble, me bouleverse et que je désire, cette personne succombera au charme de la chanson et, par extension, cette personne me dira-t-elle oui? Une chanson est-elle aussi puissante qu'un philtre d'amour? Pattie répond oui. En écoutant « Layla », elle répond oui. Mais elle pourrait très bien écouter « Layla », et « Something », et dire à Eric et George d'aller se faire foutre, qu'elle n'a pas du tout envie d'être une muse, une conquête, et qu'elle voudrait que les troubadours la laissent tranquille. Qu'elle voudrait être celle qui s'affranchit des royaumes qu'elle inspire.

Y a-t-il des œuvres trop puissantes pour qu'on puisse y résister ? C'est l'histoire de « Layla ». L'histoire de Pattie, de George et d'Eric. C'est une histoire à laquelle je voulais croire, moi aussi, depuis l'adolescence. Depuis les années quatre-vingt où, au collège, puis au lycée, j'enregistrais sur un petit radiocassette des chansons immédiates et brûlantes, des chansons de rien du tout avec mon cœur à l'intérieur, pour aller les porter aux filles dont je tombais amoureux. Écrire des chansons, écrire des livres. C'est la légende arthurienne que je chante depuis l'enfance.



## ENFANCE (1950-1960)

**Pattie:** C'est une explosion de couleurs, nos parents ne sont jamais sortis du brouillard, pire, ils s'y sont acclimatés. Le gris est un buvard qui empêche le cœur de battre. Une asphyxie, un labyrinthe. Nos parents étaient dans ce labyrinthe, et il y a eu des esprits plus modernes que d'autres pour en sortir à coups de ciseaux. On ne pouvait sortir du gris qu'à coups de ciseaux. Les ciseaux se sont attaqués aux carcans. Les jupes ont révélé les jambes. Ainsi libérées, il devenait plus facile de courir vers la couleur. Il devenait plus facile de se choisir une destinée.

**Eric:** L'enfance est un brouillard, et je ferai tout pour en sortir. C'est un mur de mensonges. Un récit qu'on vous sert à la cuillère à soupe, dont on vous gave, une bouillie d'instant, d'espoirs et de tracas, cuisinée par les compromis des adultes. Leur médiocrité et leurs empêchements. Leurs ajustements avec la vérité. L'enfance est une plaie à vif. Un terrier envahi de vers. Il faut que je trouve une porte de sortie.

**George:** L'enfance est un bocal. Mes amis découvrent et voient le monde à travers le noir et blanc des postes de télévision. Une fille de ma classe a dit que j'avais de grandes oreilles parce que je les gardais collées des soirées entières contre le poste de radio. Elle l'a répété à une amie à elle, hier, dans le bus. Tout de suite, en un regard, j'ai compris qu'elles parlaient de moi. Je les ai laissées médire sur mes oreilles et suis monté sur l'impériale. Pour oublier leurs sarcasmes, je me suis réfugié dans mes pensées. Mes rêveries me protègent et m'élèvent. Pourtant, en rentrant à la maison, je n'ai pas pu m'empêcher de détailler mes oreilles dans la glace.

**Pattie:** Dans la cour de l'école, nous avançons en formation crocodile; c'est-à-dire en rang, deux par deux, en nous tenant la main.

Les briques des bâtiments sont si noires, comme si les murs avaient gardé la brûlure des obus tombés pendant la guerre. Au début de l'été, l'air est chargé d'un parfum de verveine, les odeurs remontent après l'orage. Les jardins prennent la parole dans les conversations. Pourtant, la santé de mes grands-parents se détériore. Grand-père parle de partir installer notre famille en Afrique. Je me demande si, sur les berges des rivières du Kenya, les jeunes crocodiles avancent par deux, eux aussi en se tenant la patte...

**George:** Chez nous, la joie déborde comme le lait sur le feu. Une baignoire en zinc est suspendue à l'extérieur contre la fenêtre de la cuisine, et avec l'aide de mes frères, Harry et Peter, nous la rentrons et la remplissons d'eau chaude grâce à des bouilloires et des casseroles tirées du poêle. Les hivers sont froids, enténébrés et rigoureux. Je récolte la glace qui se forme contre la fenêtre, y ajoute un peu de confiture à la fraise ou à la rhubarbe, et me crée des desserts incomparables avec les moyens du bord. Le samedi soir, la famille au grand complet se réunit dans le petit salon et je descends les marionnettes du coffre à jouets. J'aime divertir la famille en inventant des histoires. Quand je suis à ce que j'aime, c'est comme si j'entrais dans une cabane intérieure. En me projetant dans les récits que j'invente, je me débarrasse de mes inhibitions et de mes peurs. Le dimanche après-midi, l'entrée des impasses est condamnée par une barrière de sécurité pour permettre aux enfants de jouer à l'abri des rues où la circulation reste imprévisible. Un dimanche par mois, la ville de Liverpool fait venir une attraction. Spectacle de souris blanches, dompteur de bulles de savon. Mon numéro préféré est celui de l'escapologiste. Un homme qui n'a rien de fort ou d'exceptionnel, un homme de la rue, est entravé par des cordes et des chaînes, et sa mission est de se libérer en un temps record. Contorsions, mouvements exécutés dans le bon ordre, glissés et souplesse impressionnante. L'individu se présente à genoux sur un tabouret tel un supplicé, ou à terre allongé sur le ventre, les jambes repliées, chevilles reliées à ses mains posées contre ses fesses, les pointes de ses chaussures tournées vers le ciel. Dans cette position, il ressemble davantage à un crocodile qu'à un homme. Je ne sais pas



encore grand-chose de la vie mais je crois que chacun de nous, au cours de la journée ou de son existence, rencontre les mêmes difficultés que l'escapologiste, que l'enfance est un subtil jeu d'entraves, de liens, de circuits sur lesquels on vous pousse aimablement du plat de la main, et le corps se déploie comme celui de Gulliver dans ses voyages, alors il n'y a plus d'autre choix que de grandir. Autour de moi, les pavés de la ville, les cheminées des usines, le ciel toujours plus bas, façonnent les tempéraments. J'observe mes amis combattre leur nature ou, au contraire, se plier à ce qu'ils sont, afin d'être en mesure de se mêler aux autres. Comme l'escapologiste, il y a des jours où j'essaie d'échapper à ma timidité, et des jours où je tente de me délier de la pression de mes camarades qui choisissent volontiers d'instinct la compagnie de ceux qui leur ressemblent.

**Eric:** Je m'efforce de me mêler aux autres, d'être normal et populaire. D'un autre côté, il me déplaît farouchement de comprendre que ce qui est considéré comme populaire est d'être en réalité le plus conforme possible. À l'âge de cinq ans, tous les enfants avec lesquels je joue sur les talus d'herbe devant les maisons sont envoyés à l'école en même temps. L'entrée à l'école apparaît comme une colonie de vacances à deux jardins de chez soi. Pourtant, très vite, je développe un fort sentiment d'insécurité. Je déteste monter sur l'estrade, être interrogé pour une leçon que je dois connaître par cœur et qui ne vient pas de moi, qui ne détient en mon for intérieur ni racine profonde, écho instantané ou horizon illimité. Je rechigne à être récompensé pour avoir recraché tout cuit ce qu'on vient de m'ingurgiter. J'ai surtout l'impression que l'école est une façon de me mettre à l'écart. À la porte de la maison. Ça arrange les adultes que je débarrasse le plancher. Ainsi, on n'a pas à redouter les points d'interrogation dressés comme des potences dans ma curiosité d'enfant. Quand je rentre, la nuit précoce assourdit l'atmosphère. Après l'heure des devoirs et du bain, vient l'heure du souper. Je me glisse à table à ma place et me tiens à carreau. De toute façon, il n'est pas convenable de parler la bouche pleine.

**Pattie:** Chaque semaine, ma mère me lave les cheveux dans une bassine laissée à l'extérieur de la maison. Elle dit que l'eau de pluie est plus douce pour les cheveux. Ensuite, je dois m'asseoir pendant des heures qui me paraissent une éternité, près du poêle afin que mes cheveux sèchent. Durant ce temps, j'ai le droit d'écouter des programmes radios pour enfants. La maison est soumise à la règle des trois T, *tea, toasters and transistors*<sup>1</sup>. Dès le réveil, la musique entre à la maison avec l'odeur du pain grillé. J'apprends par moi-même la ruse qui consiste à repousser le moment du lavage de cheveux pour que le temps du séchage corresponde au début de la diffusion de mes programmes préférés.

**George:** Le poste radio diffuse toutes sortes de musiques. Ces rendez-vous de hasard faits de découvertes ou de retrouvailles avec un air, un musicien, me permettent d'affirmer mes préférences, de me frayer un chemin personnel parmi une collection d'instantanés. Je rentre de l'école en fredonnant la chanson: « Doctor, Lawyer, Indian Chief » de Hoagy Carmichael. Un baume arc-en-ciel sur la morne répétition des jours. Les mots roulent et s'entrechoquent comme des cailloux sous mes chaussures. Je cherche moins à en comprendre le sens qu'à tenter de les retenir par cœur. Il se découvrira à moi, une fois que je les aurais emportés en moi. Certains soirs, j'ai l'impression que le monde est bien fait, tel que souhaité par son Créateur. Un monde fait pour les créateurs, quand la radio diffuse davantage de bonnes chansons que de mauvaises nouvelles.

**Pattie:** Notre famille déménage au Kenya, dans les bagages des grands-parents. Je découvre le souffle épique de la terre, les cascades entre les rocs, les monts cerclés de fins nuages, la senteur des figuiers et l'immensité des plaines. L'odeur des rosiers grimpants apportés dans nos valises. Il y a un fusil sous le lit pour effrayer les léopards qui se risqueraient, la nuit, à pousser la porte de la cuisine et s'aventurer dans nos chambres. La Kenyane qui s'occupe des enfants a la voix chaude et enveloppante. Elle tente

---

1. Thé, grille-pains et transistors

de nous apprendre les chants traditionnels. Mes rires empêchent la leçon d'aller à son terme. Elle nous raconte que les femmes des guerriers Kikuyu sont réputées pour la poésie du timbre de leurs voix. En les entendant chanter, les hommes tombent instantanément amoureux. Elle dit aussi que les clans les plus puissants ont été fondés par neuf sœurs, les filles de Mumbi et Gikuyu, et qu'elles y ont apporté la magie.

**Eric:** Ma mère vient d'un clan de neuf sœurs. Une armée de tantes pour qui le tricot est la seconde religion. J'ai donc des pulls dans toutes les couleurs possibles. Si jamais l'arc-en-ciel attrape un rhume, j'ai assez de laine pour en habiller toutes ses bandes. À Noël, je pourrais apporter des dizaines de pulls à la paroisse pour en faire don aux enfants défavorisés, mais j'ai entendu dire par une de mes tantes qu'en Angleterre on pouvait certes encore mourir de faim mais jamais de froid avec le nombre de pulls confectionnés aux quatre coins du pays chaque semaine. J'ai aussi l'impression que mon village est peuplé de cousins. Je les trouve frustes et belliqueux, toujours à mesurer leur force, à semer la terreur dans les fêtes de village et sur les terrains vagues, et quand je les rencontre dans les rues boueuses qui mènent à l'école, je les salue toujours avec appréhension. Ma timidité me protège, mon sentiment d'isolement agit comme une armure et, même si ce tempérament me fait passer à côté de beaucoup d'occasions avec les filles, de baisers dans les bosquets alentour ou les couloirs en brique qui mènent à la piscine, il me nimbe d'une certaine aura. Le dimanche après-midi, pendant que les hommes sont au pub à boire des bières ou jouer aux dominos, les tantes viennent prendre le thé à la maison. Ça commence toujours par des considérations sur le temps qu'il fait, les faits et gestes du jeune prince Charles et de la princesse Anne, et puis très vite elles commentent la conduite et les mœurs d'une voisine, une fille du village qui aurait rejoint Guildford soi-disant pour travailler dans les grands magasins alors que tout ce qu'elle sait faire c'est traîner avec des hommes. Parfois, je sens aussi qu'on chuchote dans mon dos. On parle de choses que je ne suis pas censé connaître ou comprendre. Des œillades discrètes,

remplies de pitié ou de reproches, me sont destinées. Si mes tantes avaient les capacités intellectuelles de s'exprimer devant moi dans une langue étrangère, elles le feraient. Au moins, ces chuchotements me donnent une place centrale. Je ne suis pas juste un garçon qui lit des illustrés sur le tapis du salon, et même si on m'octroie une existence en négatif, je règne à ma façon. Je deviens le monarque d'un royaume où les choses s'organisent de façon que je ne sache rien.

**George:** J'aide à la maison, je suis le plus jeune et j'aime rendre service. Je prends la pelle à charbon quand le poêle en manque, je cire les chaussures de mes frères et sœurs avant d'aller à l'église, je devance maman pour lui ouvrir la porte de l'épicerie, je regarde à droite et à gauche pour tout le monde avant de traverser la rue. À l'école, ce n'est pas comme à la maison. C'est un livre de Dickens. Immuable et cruel. Nous sommes une cinquantaine par classe. Trop nombreux pour être respectés chacun dans son intégrité. La discipline est militaire. Tout écart, sévèrement puni. Le professeur au visage sévère se tient devant l'estrade, il fait défiler les élèves qui ont été maladroits ou n'ont pas rendu leur devoir à temps, il ouvre la paume de sa main, étend son bras à l'horizontal et enjoint ceux dont il vient de prononcer les patronymes d'avancer face à lui. Encore un pas. Il demande à ceux qui possèdent des lunettes de les ôter de leur nez, et sa main se projette dans l'air avant de leur balancer une claque assourdissante. Les malheureux retournent ensuite à leur place, choqués, pleins de rage contenue, la joue cuisante comme une galette au four.

**Eric:** J'imagine à l'avance la main du professeur. J'essaie de ne pas avoir peur, de ne rien redouter. Je prie pour qu'il ne maîtrise pas la force de son geste et m'envoie valser tête la première contre un coin de bureau. Des gouttelettes de sang jailliraient sur la blouse d'un élève. Ça ferait certainement scandale. L'homme serait chassé de l'enseignement, vilipendé par la société. Sa violence mise à l'écart. On me conduirait à l'infirmerie. Et mes parents viendraient certainement me chercher.